

Je me souviens de l'intense émotion qui me submergea lorsque je compris, au cours d'un des voyages exploratoires préluant à la réalisation de Shoah, que Jan Karski était vivant. J'avais lu *Story of a Secret State*, paru en 1944 aux Etats-Unis, ouvrage dans lequel il racontait ses périlleuses missions de courrier entre la Résistance intérieure polonaise et le Gouvernement polonais en exil à Londres, ses visites au Ghetto de Varsovie, les requêtes désespérées des leaders juifs de Pologne, les quelques heures d'épouvante qu'il avait passées, déguisé en garde ukrainien, dans un camp de concentration qui n'a pu être identifiée avec certitude, longtemps et à tort considéré par lui comme le camp d'extermination de Belzec où, on le sait, 800000 juifs furent assassinés dans les chambres à gaz.

Vivant, Karski eût été, pour le film que j'entreprenais, un témoin capital. Mais, dès le commencement de mon travail, j'étais si hanté par l'immensité et la réalité de la destruction que je me persuadais intérieurement que tout le monde -- les victimes, les témoins, les bourreaux eux-mêmes -- avait péri. Ce furent des années de folie: ce qu'on appelait alors l'Holocauste était une *tabula rasa*, et, chaque fois que je découvrais un vivant, c'était pour moi une exhumation bouleversante, comme lorsque les archéologues rencontrent une rare pièce maîtresse après de longs mois d'un obscur et patient travail de fouille.

Ainsi Karski vivait, l'émotion redoubla quand je le vis, puis quand je commençai à tourner; avec lui, oubliant le temps passé à le convaincre d'accepter. La guerre terminée, Karski avait disparu de la scène publique et, pendant des décennies, une chape de silence étouffa l'Holocauste, laissé aux seules mains des spécialistes. Quarante ans plus tard, en 1985, la sortie de *Shoah* ressuscita Karski pour chacun de nous, l'inscrivant dans l'Histoire et dans l'Esprit objectif.

La première fois que j'ai entendu parler du livre de Yannick Haenel c'est par un appel téléphonique, matinal et hâtif, de Philippe Sollers. Il me disait: « *Je publie dans ma collection « L'infini » un roman sur Jan Karski, qui est un magnifique hommage à ton film Shoah.* » A vrai dire, le nom de Haenel ne fut pas prononcé et ce n'est pas alors que je l'ai appris. Sollers, à son accoutumée, informait en bâillonnant, coupant court à toute question. L'idée me sembla immédiatement saugrenue, un peu désagréable, et je la refoulai: je ne voyais pas comment on pouvait écrire un roman sur Karski, comment l'homme qu'il était, que j'avais bien connu, et la nature même de son témoignage, tels qu'ils apparaissent dans *Shoah*, pourraient donner matière à fiction. Je m'étonnai aussi que l'auteur, alors pour moi inconnu, ne m'ait ni averti, ni consulté. Mais Sollers, finalement, était le garant de tout, il était un ami, son poulain, lui-même et moi avions le même éditeur, Gallimard: nulle *disputatio* ne semblait possible, l'entente cordiale régnerait.

Elle ne le put en vérité qu'à une seule condition: que je ne lusse pas le livre. Et c'est ce qui se passa. *Le Lièvre de Patagonie*, publié en mars 2009 dans la collection Blanche, occupait l'essentiel de mes pensées et de mon temps - il y est d'ailleurs question de Karski. Lorsque je reçus, en juin, à sa parution, le *Jan Karski*, sous-titré « roman », de Yannick Haenel, avec une dédicace qui m'assurait de son admiration, je le feuilletai rapidement, assez pour être surpris par l'étrangeté de sa construction en trois chapitres: le premier, à *Shoah* entièrement consacré, paraphrase tout ce que j'ai gardé dans le film des deux journées de tournage avec Karski chez lui à Washington en 1978, mais aussi cite, sans en avoir jamais demandé l'autorisation, des passages verbatim du texte de *Shoah*, publié sous le même titre dans la collection Folio (Gallimard encore), longs parfois de 15 lignes -- l'ensemble des citations équivalant à la moitié des interventions de Karski dans le film.

### **Des choses qu'il n'avait ni pensé ni imaginées**

Certains appellent « hommage » ce parasitage du travail d'un autre. Le mot de plagiat conviendrait aussi bien. Mais mon humeur et mon désir de paix étaient tels alors que je m'avisai de tout cela comme dans une rêverie, détachée de toute idée de protestation. Et auprès de qui eussé-je pu protester? Pas d'Antoine Gallimard, mon éditeur et ami, tout à son métier, satisfait des tirages du *Lièvre de Patagonie* mais également de ceux de *Jan Karski*, roman, qui faisait pleurer chaumières, critiques et nombre de ses collaborateurs, ignorants à la fois du film et du livre *Shoah*, de l'ébranlement formidable suscité par la longue séquence Karski à l'écran et sur la page. Pas de Philippe Sollers bien sûr, l'auteur des faits, qui m'avait, je l'ai dit, laissé coi par sa façon de me les annoncer. Le deuxième chapitre de *Jan Karski*, roman, était la récidive du premier, paraphrasant cette fois *Story of a Secret State*. Quant à la troisième partie, qui comporte 72 pages sur 187 pour le livre entier, c'est elle qui lui permet d'utiliser le label « roman », bien commode par la suite. Je l'ai complètement laissée de côté à la réception du livre, qui était tout, à mes yeux, sauf un roman. Des amis, comprenant mal mon silence, m'enjoignaient de lire le chapitre « roman » qui, par son dessein et sa thèse manifeste, les indignait plus encore que les deux chapitres précédents, car on y faisait dire à un Karski imaginaire des choses qu'il n'avait jamais pensées ni exprimées, qu'il ne pouvait pas avoir pensées, au prix d'un truquage de l'homme et d'une falsification de l'histoire. Un appel inattendu d'un journaliste de *l'Express*, dont je ne saisis pas sur l'instant le nom, me mit dans une grande colère: « *Monsieur Lanzmann, la rumeur court que vous êtes allé voir le directeur financier des éditions Gallimard pour exiger que vous revienne le tiers des droits générés par le livre de Yannick Haenel. Cela est-il vrai ?* » C'était là diffamation pure, je menaçai le journaliste de poursuites s'il imprimait cette infamie et, craignant que la rumeur ne l'ait atteint ou ne l'atteigne lui aussi, je téléphonai à Antoine Gallimard et

lui fit promettre de démentir lui-même si cette calomnie était publiée, requête à laquelle il accéda aussitôt.

### **Le « Karski » d'Haenel est tristement linéaire**

Jusqu'alors, je l'ai dit, j'étais demeuré insouciant. Cette histoire venimeuse me réveilla de mon sommeil irénique et j'entrepris de lire les 72 pages du « roman » de Haenel, pages revendiquées par lui, dans une « note » introductive, comme fiction: « *Les scènes, écrit-il, les phrases et les pensées que je prête à Jan Karski relèvent de l'invention.* » Yannick Haenel se glisse dans la peau et, croit-il, l'âme de Karski, changeant d'emblée celui-ci en un pleurnichard et véhément procureur, qui met le monde entier en accusation pour n'avoir pas sauvé les juifs, personnage si absolument éloigné du Karski réel que l'indignation chez moi se combine maintenant à la honte d'être resté si longtemps silencieux: mon silence autorisait en effet nombre de lecteurs d'Haenel à penser que j'avais donné ma bénédiction à son livre. Ce que Haenel ignore et qui, s'il l'avait su, l'aurait peut-être retenu de se livrer à sa fade complainte de belle âme, c'est que, pendant les quarante-huit heures où j'ai tourné avec Karski, je lui ai posé toutes les questions capitales sur ses rencontres avec les leaders politiques, intellectuels ou religieux de Grande-Bretagne et des Etats-Unis et qu'il y a répondu, avec droiture et même enthousiasme, devant ma caméra. J'ai filmé tout cela, qui sera diffusé à la télévision, en mars, sur la chaîne Arte. Si je n'ai pas intégré à mon film ces heures de tournage, c'est pour quelques raisons que je vais exposer ici.

Dans *Shoah*, Karski dit simplement: « *But I reported what I saw* » (« *Mais j'ai fait mon rapport sur ce que j'avais vu* »). Rien de plus, je l'ai voulu ainsi. C'était, artistiquement, la seule façon de maintenir la rigueur de la tragédie. Le reste, le contenu même de ses rapports, les réactions de ceux devant qui il les faisait étaient pour moi, au point où j'en étais de la construction de mon film, distraction et anecdote. C'est la réalité, la radicalité de la mort et de l'inéluctable que je voulais transmettre. Par ailleurs, j'ai tenu à protéger Karski, contre lui-même peut-être. Il fut si différent entre la première et la seconde journée que l'une (celle qu'on voit dans *Shoah*, où il parle de son entretien avec les leaders juifs de Varsovie, de leurs requêtes, de ses deux visites au Ghetto) était comme affaiblie par l'autre: dans la description de ses rencontres, en particulier avec Roosevelt, il semblait se rengorger de fierté, soulagé peut-être de n'avoir plus à se mobiliser intérieurement comme il l'avait fait la veille pour son évocation inoubliable du Ghetto. Il devenait mondain, satisfait, théâtral, parfois cabotin et cela contredisait le tragique qu'il incarnait jusque-là.

Yannick Haenel est sans doute trop jeune pour savoir que le plus grand des hommes peut avoir plusieurs visages, être double ou triple ou plus encore et son Karski inventé est tristement linéaire, emphatique donc, et finalement faux de part en part. Les scènes qu'il imagine, les paroles et pensées qu'il prête à des personnages historiques réels et à Karski lui-même sont si éloignées de toute vérité - il suffit de comparer le récit de Karski à ses élucubrations - qu'on reste stupéfait devant un tel culot idéologique, une telle désinvolture, une telle faiblesse d'intelligence. Après accord du gouvernement polonais en exil à Londres et sur la suggestion de l'ambassadeur de Pologne à Washington, Ciechanowski, il fut décidé que Karski devait faire son rapport au président Roosevelt. Karski traversa donc l'Atlantique, fut logé à Washington à l'ambassade même en attendant que la Maison-Blanche fixe une date pour le rendez-vous, ce qu'elle fit sans tarder.

La relation de l'entrevue, telle qu'elle m'a été faite par Karski lui-même, telle que je l'ai filmé en 1978, n'a strictement rien à voir avec la description haineuse et vulgaire du « roman » de Yannick Haenel. Selon ce dernier, lorsque l'ambassadeur et Karski furent admis dans le Bureau ovale, on débarrassait les plateaux-repas, et Roosevelt « *mâchouillait* » encore un peu en essuyant ses lèvres humides. De nombreuses personnes, militaires et civils, assistaient à la scène, vautreées dans des canapés autour d'une table basse « *ornée d'une soupière blanche* ». Roosevelt, sombrant dans un engourdissement postprandial, « *distrain* » et, pour tout dire, parfaitement indifférent à son interlocuteur polonais (Karski, ayant d'emblée saisi cette ambiance délétère, se présente à lui, crânement, comme Mister « *Nobody* »), a très peu parlé, beaucoup bâillé (les rots sont évités de justesse), relégué sans vergogne les jambes d'une gironde secrétaire inventée de toutes pièces (comme le sont d'ailleurs les autres convives); c'est donc surtout Karski qui, héroïquement, s'est exprimé d'abondance. Karski excepté, nul ne parlait: « *Roosevelt ne disait rien. Il avait ouvert son veston et s'enfonçait confortablement dans son fauteuil. Je crois qu'il digérait ; je me disais : Franklin Delano Roosevelt est un homme qui digère – il est déjà en train de digérer l'extermination des juifs d'Europe.* » Ou encore: « *Il me semble que chez Roosevelt la parole était si proche du bâillement que parler, c'était comme bâiller. Au fond Franklin Delano Roosevelt s'exprimait en bâillant.* »

### **Roosevelt était loin d'être sourd au sort des juifs**

A quoi bon citer davantage cette misère d'imagination, ces insultantes platitudes? La réalité avait été tout l'inverse: c'est surtout Roosevelt qui avait parlé: le jeune Karski, intimidé et ébloui de se trouver en face du maître du monde, avait commencé par faire un rapport de vingt minutes, ne mentionnant les juifs et leurs requêtes que tout à la fin. Il m'avait d'ailleurs déclaré au cours du tournage: « *Vous devez comprendre, monsieur Lanzmann, que, dans ma mission, le problème Juif n'était pas le seul. Pour moi, le problème clef, c'était la Pologne, les exigences soviétiques, la présence de communistes dans le mouvement de résistance, la*

*peur éprouvée par la nation polonaise. Qu'allait-il advenir de la Pologne ? C'était là pour moi l'important.* » Le président Roosevelt lui répondit pendant une heure exactement. La rencontre entière dura une heure et vingt minutes. Dans la relation que Karski en fait, tout est nuancé, il n'est en rien le caricatural procureur du « roman » de Haenel et Roosevelt est tout sauf un monstre assoupi.

Car le président Roosevelt, en cette journée du 28 juillet 1943, était loin d'être sourd au sort des juifs, dès le lendemain de l'entrevue avec Karski, il fit appeler celui-ci et organisa à son intention une série de rencontres avec de hauts responsables religieux et politiques, le nonce apostolique Cirognani, les archevêques Stritch, Spillman et Moonie et surtout avec Felix Frankfurter, juge à la Cour suprême des Etats-Unis, juif lui-même et un des hommes les plus brillants de l'administration américaine. Yannick Haenel, ayant perdu tout rapport à la vérité, situe la longue rencontre de Karski avec Frankfurter avant celle qu'il eut avec Roosevelt et la rapporte sans la comprendre. Dans la réalité, entre Felix Frankfurter, « Justice Frankfurter », comme on l'appelait, confident de Roosevelt, et le vrai Karski, on fut d'emblée au cœur des choses. Karski eut tout le temps de donner à sa parole l'ampleur nécessaire. Frankfurter, petit, massif, nerveux, l'écouta sans dire un mot, se tassant de plus en plus dans son fauteuil au fur et à mesure de l'avancée du récit. À la fin, il explosa : « *Jeune homme, je sais que vous arrivez de l'enfer et que vous allez y retourner. Je vous dis mon admiration. Je ne suis moi-même plus jeune, je suis un juge des hommes, je connais l'humanité, des hommes comme vous et moi doivent être totalement honnêtes. Je ne dis pas que vous êtes un menteur, jedis que je dis que je ne vous crois pas !* »

Justice Frankfurter n'était pas outillé pour l'horreur, mais il y avait de la profondeur dans sa pathétique dénégation. Que peuvent signifier Treblinka ou le Ghetto de Varsovie vus d'un chaud et confortable bureau de Washington ? Qu'est-ce que savoir ?, c'est la question centrale. Elle se posait même à la porte des chambres à gaz. « *Qui veut vivre, dit Filip Müller dans Shoah, est condamné à l'espoir.* » M. Haenel, qui est un mince idéologue, se demande seulement si la dénégation de Frankfurter, relève de « *l'incrédulité personnelle ou de l'obligation politique* », il n'a pas d'autres catégories de pensée.

Après la « *soupière* » du Bureau ovale, le Karski du « roman » comprend que tout est perdu. Les juifs d'Europe, se dit-il, mourront les uns après les autres, exterminés par les nazis avec la complicité passive des Anglais et des Américains. Il s'assoit sur un banc à côté de la Maison-Blanche et, insensible aux écureuils qui grimpent aux arbres, ressasse pendant plusieurs heures l'écroulement du monde, le naufrage de la conscience universelle: « *Il n'y a pas eu de vainqueurs en 1945. Il n'y a eu que des complices et des menteurs.* » Magnifique oraison funèbre pour les tués d'Omaha Beach et de tous les cimetières alliés en Europe, pour les millions de Russes tombés, de Stalingrad à Berlin, afin de nous libérer ! Un seul pays, selon le Karski de Haenel, qui contredit, j'en témoigne, tout ce qu'a pu me dire le vrai Karski, survit à la perdition: la Pologne, exemptée de tout pour son double martyre -- thèse assez répandue mais que Yannick Haenel a l'originalité d'exprimer en termes de malaise respiratoire: la Pologne « *était non seulement opprimée (sic !) par Hitler et Staline, mais aussi réduite à néant par leur volonté commune, si bien qu'aucun polonais ne pouvait agir.* », Quant à l'antisémitisme polonais, ce serait une invention des Alliés pour se dédouaner de leur passivité criminelle!

### **L'illusion rétrospective, l'illisibilité d'une époque**

Aurait-on pu sauver les juifs? Qui aurait pu les sauver? Ce fut, tandis que je préparais *Shoah*, une mode universitaire, aux Etats-Unis et en Israël, de recenser et dénoncer les occasions perdues, les moments, pensait-on, « critiques », de la non-assistance à personne en danger qui eussent pu changer ou inverser le cours inexorable des choses : *The Abandonnement of the Jews*, d'Henry Feingold, furent pendant un temps des livres de chevet. Tout y était juste, sauf les proportions et la temporalité, l'implacable plénitude du réel, configuration vraie de l'impossible. Mais les universitaires, s'ils veulent faire carrière, sont condamnés aux « papiers », c'est-à-dire à des « trouvailles » qui reconstruisent le passé à la lumière du présent: illusion rétrospective, oublieuse de l'épaisseur, des pesanteurs, de l'illisibilité d'une époque. Qu'est-ce que savoir? J'ai vu aux Etats-Unis un numéro de la revue *Jewish Frontier*, daté d'octobre 1942: le master plan de l'extermination y figure de la façon la plus articulée, l'exactitude de la relation sur Chelmno et les camions à gaz y est sidérante, la contemporanéité entre l'information à NewYork et la mort à l'œuvre en Pologne est presque entière. Mais *Jewish Frontier* était une revue confidentielle: plus tard, au début 1944, des juifs radicaux, voulant à leur façon alerter le monde, furent conduits à acheter des pleines pages dans les journaux américains les plus lus, *New York Times*, *Chicago Tribune*, *Los Angeles Times*, pour publier le désastre.

Au Département d'Etat, des grands commis tels Beckinridge Long ou Robert Borden Reams, que j'ai rencontré bien plus tard, coulant une retraite heureuse sur un golf de Panama City et fier de son excellence dans la préparation des martinis dry, pratiquaient cyniquement la rétention d'information, minimisant les alarmantes nouvelles, ne communiquant pas les rapports qui leur parvenaient. Il fallut, pour mettre un terme au scandale, la colère et le courage du secrétaire d'Etat au Trésor, Henry Morgenthau, qui intervint personnellement, preuves en mains, auprès de Roosevelt.

C'est, paradoxalement, grâce à Morgenthau et aux hommes du Treasury Department que le président se

débarrassa des antisémites du Département d'Etat et créa, à la toute fin 1943, le War Refugee Board, à qui il accorda un soutien sans défaillance. Il était très tard. Malgré leur dévouement et leur profonde implication, ceux qui le dirigèrent ou y travaillèrent, comme John Pehle, Josiah du Bois, Roswell Mc Lelland, furent eux-mêmes immédiatement confrontés aux lois d'airain qui régissent la conduite de la nation en guerre. Impossible, par exemple, d'envoyer légalement de l'argent aux organisations de résistance juive qui tentaient de sauver ce qui pouvait encore l'être: les dollars de la survie eussent pu tomber aux mains de l'ennemi, délit assimilable à de la haute trahison. Les généreux et pointilleux fonctionnaires du WRB ne passèrent jamais à l'illégalité. Ce sont les juifs américains religieux et ultraorthodoxes qui, absolument conscients de l'immensité et de la dimension européenne de la destruction, furent les plus solidaires, faisant preuve d'une extraordinaire imagination, prenant les plus grands risques pour répondre aux appels qu'on leur adressait: les lois humaines pesaient peu au regard de l'urgence et de la loi divine.

### **Les juifs auraient-ils pu être sauvés?**

En Slovaquie, un autre ultraorthodoxe, obsédé de sauvetage, le rabbin Chaïm Michael Dov Weissmandel, concevait un plan grandiose et fou, qu'il baptisa « Europa plan » consistant à racheter aux nazis tous les juifs d'Europe. Ses frères des Etats-Unis réussirent à lui faire parvenir un peu d'argent (1). Pas assez pour satisfaire l'appétit d'ogre de Dieter Wisliceny, le dignitaire SS avec lequel il négociait les modalités de son plan: Wisliceny réclamait des sommes colossales, impossibles à rassembler, les juifs slovaques se saignèrent aux quatre veines, lui faisant croire que leur propre argent provenait d'Amérique via la Suisse, par des détours secrets. Wisliceny empocha les dollars de ce qu'il croyait être « l'Internationale juive », après quoi les déportations reprirent.

Dov Weissmandel, qui était un rabbin inspiré, prophète et combatif, oublia son « Europa plan », mais en adressa d'autres à ses frères d'outre-Atlantique: ceux des voies ferrées conduisant à Auschwitz et des tunnels que les trains empruntaient obligatoirement. Renonçant à les dynamiter lui-même avec quelques-uns des étudiants de sa yeshiva par crainte des représailles sur le reste de la population juive si les Allemands découvraient l'origine du sabotage, il demandait à ce qu'ils fussent bombardés par les Alliés. Quelques semaines plus tard, le rabbin sautait seul du train qui l'emportait à son tour vers Auschwitz avec les derniers juifs de Sered, ses élèves, sa femme et ses enfants.

Les requêtes de bombardements des voies ferrées et des installations de Birkenau furent approuvées par le WRB, transmises au Département de la guerre, sérieusement pesées et discutées par le Strategic Air Command qui avait la charge des opérations, Elles furent rejetées pour beaucoup de raisons, pas toutes méprisables comme l'illusion rétrospective veut le faire croire aujourd'hui. Une chose est sûre: le secrétaire d'Etat John Mac Cloy, futur haut-commissaire américain en Allemagne, de qui la décision dépendait en dernier ressort, y était violemment opposé. Des années plus tard, pendant la préparation de Shoah, voulant en avoir le cœur net, je l'interrogeai dans son bureau de Wall Street. Il connaissait déjà l'objet de ma visite et m'accueillit par ces mots : « Ah ! You come for this jewish business ! »

\_ Dans ma préface à *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz* (2), le livre de Filip Müller, un des protagonistes centraux de Shoah, j'écrivais : « *Entre l'instant ou un convoi de juifs promis à la mort par le gaz passait le porche voûté du bâtiment qui se dresse au seuil de Birkenau, sinistre oiseau de mort dont les ailes se déploient autour d'une bouche d'ombre, et celui ou les énormes cheminées carrées des crématoires crachaient leurs premières volutes, deux heures environ s'écoulaient. Il était trop tard absolument. Pour les malheureux qui parvenaient au terme du voyage, s'ouvrait la phase finale d'un procès de destruction qui avait débuté bien avant, bien ailleurs (mais quand donc, où donc tout cela a-t-il commencé?* ». C'est volontairement que je souligne ici le « trop tard » et l'interrogation sur le commencement, qui nous rappellent à la gravité et au tragique de l'histoire. Les juifs d'Europe n'ont pas été sauvés. Auraient-ils pu l'être? Ceux qui, péremptoires, répondent aujourd'hui « oui » ne sont-ils pas eux aussi des lecteurs tâtonnants de leur propre temps ? Leur sagacité et leur moralisme rétroactifs sont peut-être l'avers d'un aveuglement constitutif sur ce qu'ils prétendent accomplir. Mais laissons là Haenel. Place à Jan Karski, qui rétablira lui-même la vérité dans un film intitulé le Rapport Karski qui sera diffusé en mars prochain sur la chaîne Arte et dont on pourra lire le texte intégral dans le n° 657 de la revue *les Temps modernes*.

### **C.I.L.**

(1) J'ai déjà parlé de tout cela ailleurs.

(2) Editions Pygmalion, 1982 et 2005